

L'Union sacrée...



L'UNION SACRÉE

*M. Poincaré appelle
M. Clemenceau
à la présidence du conseil*

POP 44

///

J'ai vu.

LE TRIUMVIRAT DES TROIS K VAINCRA-T-IL LES MAXIMALISTES?

Le général Kaledine.

Kerensky.

Le général Kornilov.



Vue du Kremlin, à Moscou.

A Petrograd on vérifie les papiers des passants.

Une manifestation d'enfants contre la famine.

D'après une dépêche reçue à Londres, Kerensky, qui avait tout d'abord songé à temporiser croyant éviter de verser le sang, se serait résigné à employer la force pour repousser le mouvement qui mit Petrograd aux mains des maximalistes. Dans ce but il s'est réconcilié avec le général Kornilov, qui a reconqué sa liberté, et avec le général Kaledine, hetman des cosaques; il a lancé une proclamation portant les trois signatures, et désignant Moscou et Novotcherkov comme centres de gouvernement. Des deux côtés, à l'heure où nous mettons sous presse, les troupes fidèles au gouvernement provisoire marchent sur Petrograd qui serait même pris, et la déroute des bolcheviks, instruments de l'Allemagne, semble inévitable et définitive.

LA GUERRE NAVALE ET LES HÉROS DE LA MER



Des hommes et des Équipes

(1) PIERRE DELPIERRE, patron du *Saint-Pierre*; (2) LOUIS LECOINTRE, capitaine de la *Pécasse*; (3) le lieutenant de vaisseau MORILLOT, commandant du *Monge*, mort à son poste; (4) le quartier-maître mécanicien GOURNAY et (5) le chauffeur LE SUARÉ survivants de l'*Elisabeth*; (6) (7) (10) (11). ADOLPHE IZACARD, PIERRE PELLETIER, ARMAND TARAUD, JOSEPH RENAUD morts en tentant le sauvetage de

qui montrèrent du "cran"

Norvégiens torpillés; (8) de gauche à droite: CHAPELAIN PAUL, JAIN, BARILE, MAFFARD EUGÈNE, MONNIER PAUL, LE TOUZÉ, GUILLO, SÉCARDIN, NOURY de l'équipage du voilier *Kléber* cité tout entier à l'ordre de l'armée; (9) le patron de l'*Hyacinthe Yvoineet* et son équipage décoré de la croix de guerre pour avoir coulé un sous-marin allemand; au centre l'amiral Fournier.

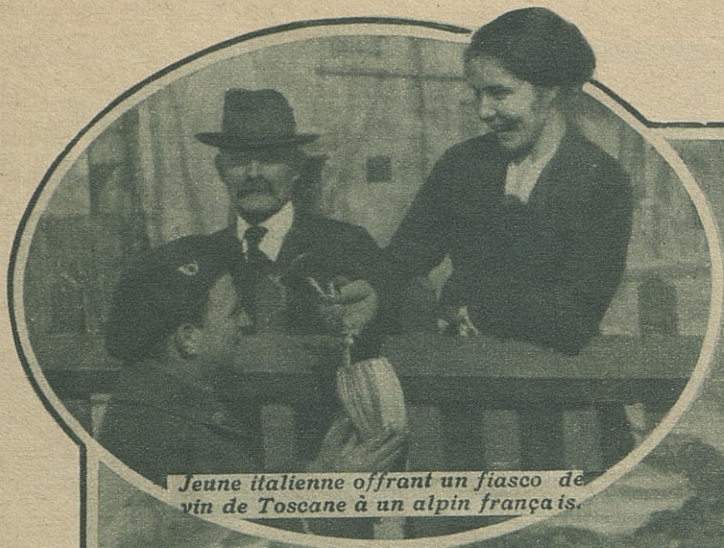
Notre projet sur la guerre navale et les héros de la mer, dont nous entretenions nos lecteurs dans notre dernier numéro, semble avoir rallié tous les suffrages. Il nous a valu quantité de lettres bienveillantes ou franchement enthousiastes qui nous encouragent à réaliser promptement notre promesse. Ce sera bientôt chose faite et nous nous y appliquerons d'autant mieux que nous avons conscience de réparer de la sorte une grande injustice. Nos soldats des armées de terre, en effet, ont, comme stimulant de leur héroïsme, la satisfaction de demeurer en liaison intime et permanente avec ceux de l'arrière que les communiqués informent journellement de ce qui se passe dans les tranchées. Tandis que les matelots peinent et disparaissent obscurément, le plus souvent au loin, ne sachant même pas si la France se rend compte exactement de leurs sacrifices. Et d'ailleurs comment le pourrait-elle? A peine si de temps à autre, en effet, une note

brève vient jeter quelque lueur sur l'un des cents drames effroyables où nos marins succombent dans une lutte où l'eau et le feu se sont disputé leur agonie. « Morts pour la France! » c'est tout ce qu'on en sait. L'on doit et l'on veut en savoir autre chose. Il est temps que parmi les phalanges de héros auxquels la Patrie devra son salut, les marins prennent la place d'honneur qui leur revient de droit par tant de sang versé. *J'ai Vu*, en étroite communion d'idées avec ses lecteurs, y emploiera toutes ses forces. Il s'emploiera aussi, comme le souhaitait un ami des « Cols Bleus » le commandant Vedel à attirer sur leurs sacrifices l'attention des pouvoirs publics et à provoquer dès maintenant, parce qu'il serait trop tard ensuite, les mesures nécessaires à la réparation des pertes subies par notre admirable marine, sans laquelle la France ressemblerait à un grand oiseau qui ne battrait plus que d'une aile.

F. R.

J'ai vu.

L'HÉROÏSME DES BERSAGLIERI
DURANT LA RETRAITE ITALIENNE



Jeune italienne offrant un fiasco de vin de Toscane à un alpin français.



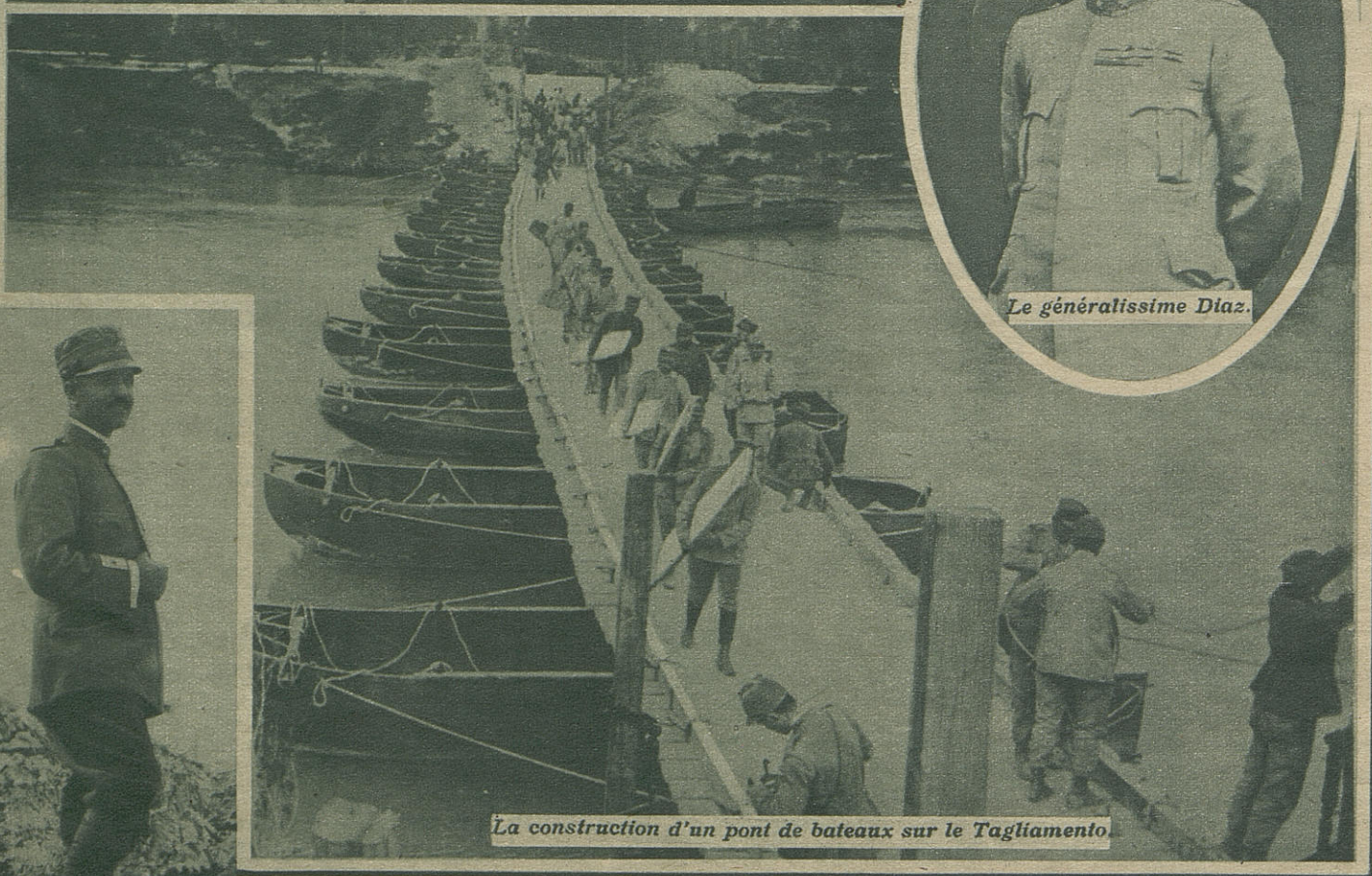
Sur le Sabotino.



Le généralissime Diaz.



Le général Badoglio.



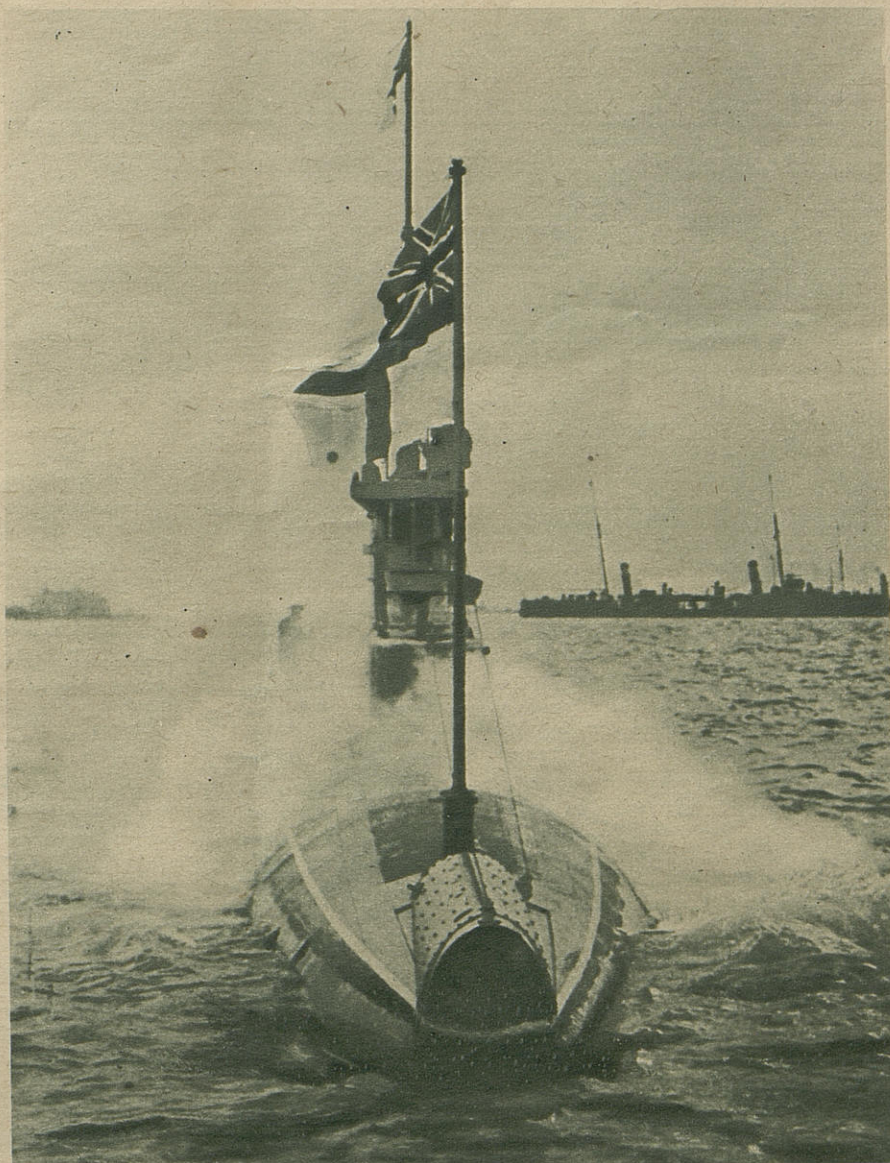
La construction d'un pont de bateaux sur le Tagliamento.

Le long du plateau de Bainsizza, les Italiens opposèrent une résistance obstinée et des monceaux de cadavres d'Austro-Allemands marquèrent la ligne de leur avancée. Autour de la crête du Globe, une brigade de bersaglieri retint l'ennemi cinq fois plus nombreux, permettant ainsi aux lignes principales d'évacuer leur train d'armée. A un col de montagnes, un petit village, commandant le passage fut pris et repris huit fois, au cours de combats d'artillerie et d'infanterie et de corps à corps désespérés. Le nouveau généralissime, Diaz, qui remplace Cadorna, est un chef jeune, énergique, qui inspire à ses soldats la plus grande confiance et qui est déterminé à lutter jusqu'à la mort pour enrayer l'avance des armées austro-allemandes.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Un peu plus tard s'est produit le second événement de cette matinée, celui là très émouvant. Nous marchions en plongée, à huit mètres sous la mer lorsque l'homme qui était au périscope signala un sous-marin à un demi-mille à babord... Une observation à l'avant nous permit d'établir que c'était un des nôtres. Nous remontâmes à niveau et nous attendîmes. A bord du sous-marin que nous venions de voir on nous fit des signaux de reconnaissance, puis les signaux de détresse. Nous nous approchâmes. Ce sous-marin était de la série U 30-U 40, de dimensions plus faibles que les nôtres et d'un tonnage moindre. Nous l'abordâmes doucement et le capitaine nous expliqua alors sa situation. Un de ses moteurs était complètement avarié et l'autre ne marchait plus que par à-coups après avoir été complètement immobilisé pendant quatre-vingts heures. Pendant tout ce temps l'U-34 était demeuré entre deux eaux, ne sachant pas si les réparations pourraient être effectuées heureusement. L'U-34 qui opérait sur les côtes nord-ouest de l'Écosse avait mis de nombreux jours à revenir et comme il était fort peu chargé de matériel et de vivres, la nourriture vint bientôt à manquer pres-



Cuxhaven apparut aux hommes de l'U-51

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, que commande le Prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui, de plus, a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, veut rompre avec son passé. Mais le chef du service d'espionnage refuse obstinément sa démission, la menaçant, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route: torpillages, pièges évités, etc. Levinski surprend un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'instigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins. Une nuit, l'U-51 rencontre un navire-hôpital que von Hartig torpille malgré les objurgations de Levinski qui assiste terrifié à l'épouvantable mort des blessés et des infirmières. Maria Lesser, décidée à disparaître de la vie de Levinski qu'elle aime, vient pendant ce temps supplier un ami de ce dernier de révéler son sacrifice à l'officier si jamais celui-ci apprendrait un jour le mystère de sa vie. Sur l'U-51, Levinski continuant à écrire son journal de bord qu'il destine à Maria Lesser, narre qu'il a laissé échapper à dessein un navire non armé, et ce à la grande colère de von Hartig.

que totalement. Les souffrances et la faim se voyaient sur chacun des hommes de l'équipage. Lorsque le capitaine nous eut expliqué longuement son cas il nous demanda en baissant la voix :

— Avez-vous à manger pour mon équipage ?

Et comme von Hartig répondait :

— Mais parfaitement... Tout de suite.

Le capitaine continua :

— Pardonnez-nous... Je fais cette demande non pour moi, mais pour mes hommes. Je crois qu'ils ont beaucoup souffert.

On apporta des conserves, du pain rassis, des boîtes de sardines, quelques saucisses et on les remit à nos compagnons.

Ceux-ci étaient pâles, amaigris, l'air hâve et déprimé. Ils saisirent, qui du pain, qui la charcuterie, qui les conserves, et se mirent à les dévorer. Ils mangeaient de grand appétit, à pleines dents et je voyais leurs mâchoires qui remuaient avec vigueur et la nourriture qui gonflait leur glotte saillante.

Pour la première fois je voyais des hommes, véritablement affamés se repaître. C'est un spectacle émouvant et triste. On sent l'animal. Quels êtres imparfaits nous

sommes ! Comme notre supériorité sur les autres espèces est faite de peu, et qu'elle est précaire ! que nous soyons menacés dans nos besoins immédiats et notre humanité tombe, comme ces vernis qui s'écaillent au contact du feu et laissent apparaître la pierre rugueuse et dure... Et pourtant nous sommes supérieurs. Nous prévalons par la qualité de notre esprit et de nos sentiments, par quelque chose du cœur, enfantin et subtil, par nos facultés d'amour. Point vous. J'ai lu dans un livre du savant anglais John Lubbock sur les Origines de la civilisation qu'il avait rencontré des peuplades sauvages où il n'y avait pas de terme pour traduire l'expression de l'amour. On ne pouvait dire : J'aime. Ce savant n'ajoutait pas si ces peuplades étaient plus ou moins heureuses que les autres. Sans doute étaient-elles essentiellement guerrières. A me sentir ce que je suis vraiment et à considérer la tâche que je dois accomplir j'éprouve parfois de la révolte, ou de la mélancolie, ou de la lassitude. Les journaux ennemis nous traitent de pirates ou de corsaires. Si seulement j'étais cela ! L'autre soir, éccœuré par le balancement de la mer, énérvé par ma réclusion j'avais pris un livre dans la petite bibliothèque

que je me suis installé dans ma chambre. C'était le Corsaire de Lord Byron. Ce chant est d'un bout à l'autre la glorification romantique des dangers de la mer et de la liberté conquise à coups de hache par un réfractaire. Si peu batailleur que je sois ma sympathie allait à Conrad... Mais qu'y a-t-il de commun entre la besogne méthodique et sanglante que nous accomplissons et l'histoire merveilleuse de ces coureurs d'aventure. La guerre moderne a perdu tout prestige, toute noblesse, le jour où elle s'est industrialisée. le jour où nous avons appelé toute la puissance des machines au secours de notre cause chancelante... Je ne suis même pas un corsaire, Maria, un corsaire à l'ancienne mode ivre de batailles, d'abordages, de longues courses sur les mers incertaines. Cependant, j'aime. Mon cœur n'est point mort. Pensez-vous de moi le jour que je disparaîtrai ce que Byron écrivait de Conrad à la fin de son récit : « Il laisse aux temps à venir le souvenir d'un corsaire chargé de mille crimes, mais qui avait conservé une vertu ».

Un autre jour.

Chaque heure me rapproche davantage de vous et la joie que j'en éprouve se tra-

hit par mon attitude. Von Hartig l'a remarquée.

— Vous paraissez heureux de rentrer, m'a-t-il dit ce matin à déjeuner.

— Certes...

— Vous n'avez qu'un goût modéré pour la mission qu'on vous a confiée?

— Modéré... en effet, commandant. Dans ma jeunesse j'avais rêvé d'être marin ; mais mon rêve évoquait d'autres tâches que celles-ci : une vie vraiment aventureuse, d'où le danger ne serait pas exclu, ni la noblesse.

— En quoi la noblesse ne paré-t-elle pas nos actions? Il n'y a pas dans une guerre d'actes plus ou moins nobles, sinon il n'y en aurait aucun. La noblesse c'est la cause, la vraie noblesse : c'est l'Allemagne que nous voulons sauver et grandir. Vous en êtes encore, lieutenant, aux conceptions romantiques... Illusions, lieutenant, illusions!... Et de celles qui ont nui à l'Allemagne... Le romantisme a empoisonné l'Allemagne pendant cinquante ans et ce qu'il en demeure affaiblit encore bien des jeunes énergies... Nous ne devons pas garder ces formules romantiques qui sont trop souvent le masque élégant de la peur et moindre effort. Il n'y aura de grande Allemagne que dans le cadre de la féodalité... La guerre que nous faisons c'est sans doute la dernière tentative de restauration féodale... Si nous la perdons, adieu notre espoir... Et Dieu seul sait ce qui adviendra!

Je n'étais pas d'humeur à entamer une discussion politique, à savoir si vraiment, cette guerre est le choc décisif des démocraties contre la dernière aristocratie... Que m'importe?... La discussion me paraît vaine. Romantique? Je le suis peut être. Si je le suis, je le resterai. Je n'ai pas répliqué à von Hartig. Puis après quelques instants de silence je lui ai demandé.



Il entra chez un bijoutier, y choisit une perle montée en bague.

— Nos camarades que nous avons laissés hier matin et auxquels nous avons fourni trois jours de vivres vous paraissent-ils avoir quelques chances de rentrer au port?

— Question de moteur... Je leur ai donné un secours là ou mon aide pouvait être immédiate : de quoi manger. Je ne pouvais pas par contre les prendre en remorque et risquer mon navire sans être sûr de sauver le leur... Là encore il y a un devoir supérieur aux raisons du cœur et au sentiment... Mon bâtiment avant tout...

— Vous avez agi comme bon vous semblait... Mais je n'ai pu me défendre d'un sentiment de pitié lorsque nous nous sommes éloignés de leur bord. Ils nous regardaient partir du regard que les condamnés doivent avoir lorsque après avoir espéré leur grâce elle leur est refusée.

Hartig ne me répondit pas. Cet après-midi nous avons connu le tragique épilogue de ce drame. Il nous est arrivé un sans fil de l'U 37 qui annonçait qu'il venait d'être repéré par un patrouilleur français. *Secours est demandé à navire allemand armé...* Nous ne pouvions songer à porter ce secours. *Allons résister le plus longtemps avec canons...* A quoi bon pensai-je entamer ce combat inégal. L'U-37 est condamné à périr... *Résistance impossible* annonça bientôt un autre sans fil. Comment pouvait-on espérer une autre issue. *Allons couler notre...* La phrase de ce dernier message n'a pas été achevée. Je suppose que le capitaine de l'U-37 a coulé son bâtiment. Il forme le vœu que son équipage ait été recueilli vivant par nos ennemis.

Nous ne sommes plus qu'à quelques heures de la côte allemande. Ce soir, vers cinq heures sans doute, nous rentrerons au port. Il foulerait dès demain cette terre qui vous porte, Maria. Je ne serai plus éloigné de vous que de quelques heures de chemin de fer. Je vais vous revoir. Je suis heureux. J'oublie combien je viens de souffrir. J'oublie, en songeant à vous, la méchanceté des hommes, la misère de vivre. Pour la première fois, peut être, j'ai le cœur baigné d'espérances.

IX

Debout sur la passerelle et sur le pont de l'U 51, von Hartig, Levinski et une partie de l'équipage regardait le port de Cuxhaven grandir au fur et à mesure que le sous-marin approchait de la terre. Chez la plupart de ces hommes se montrait la joie du retour.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

VIENT DE PARAÎTRE :

Gaston SORBETS

LUEURS ET REFLETS DE LA GUERRE

Tous ceux qui, à l'avant, ont vécu les heures tragiques de la plus terrible des guerres, tous ceux qui, à l'arrière, ont souffert dans l'angoisse trouveront dans ces pages un écho de leur âme.

Un vol. in-18. 4 fr.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90

BAIN DE PIEDS JAPONAIS

Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur

Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

FORCES INCONNUES

AVOC la RAYONNANTE, expédie à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris, son livre N° 66, GRATIS

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire. — Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DE URATIVES, RESOLUTIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorrhoidaires, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

J'ai vu

IL FAUT DANSER POUR ÊTRE BELLE... ET POUR ÊTRE FORTE



Il est curieux de constater que la France où plus que partout au monde on a le culte et l'instinct de la grâce et des attitudes harmonieuses, n'avait pas ou presque de danseuse française. Les grandes prêtresses de l'art, les Isadora Duncan, les Dalcroze, etc, sont, en effet, d'origine étrangère, Mais voici que Mlle Jane Ronsay, dont on admirera sur cette page la grâce souple, vient de fonder une école de danse. Et, qu'on ne pense pas surtout que l'enseignement en soit si futile. En dehors de la question d'esthétique qui a d'ailleurs son importance, il est plus que jamais nécessaire que les jeunes filles qui vont remplacer dans tant d'emplois divers les morts de la grande guerre, aient des corps robustes. Est-il pour y parvenir de meilleure gymnastique que la danse ?

(Cl. J. Clair-Guyot.)



NOS ARTILLEURS HISSENT LEURS PIÈCES SUR LA CRÊTE DU CHEMIN DES DAMES, POUR ORGANISER ET FORTIFIER LES POSITIONS CONQUISES



Le journal américain *The Brooklyn Eagle* vient d'ouvrir à Paris, 53, rue Cambon, une exposition d'affiches de guerre éditées aux Etats-Unis, où comme en Angleterre on a le goût des réclames abondantes présentées en lithographies voyantes. Nous donnons ici, avec leur traduction, quelques spécimens de cette intéressante exposition : (1) Une aide pour délivrer les marchandises. (2) Soyez patriote, signez le vœu de votre pays et ménagez la nourriture. (3) Hommes

demandés pour l'armée. (4) La marine a besoin de vous : Ne lisez pas l'histoire américaine, faites-là ! (5) Gardez-en une tranche chaque semaine, vous aiderez à la victoire ! (6) Aidez la Croix-Rouge ! (7) Employez moins de thé, moins de viande. Achetez de la nourriture produite par votre pays. N'utilisez que le strict nécessaire. Employez les restes. Ménagerons-nous plus nos dollars que la vie de nos fils ? L'Amérique demande l'enrôlement dans sa marine.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Une colonne de ravitaillement sur la route de Bagdad à Mossoul, en Mésopotamie.



Un nouvel as: le sous-lieutenant de Mortemart, prince de Tonnay-Charente.



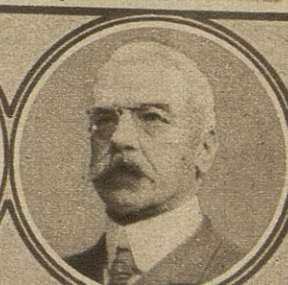
Le brigadier-général Foulois qui devient le chef de l'aéronautique américaine.



Le sénateur Charles Humbert, directeur du Journal, dont l'immunité parlementaire vient d'être levée.



Le vice-amiral allemand Schmitt, jeté à l'eau par ses marins révoltés.



Le peintre Eugène Grasset qui vient de mourir tout dernièrement à Paris.



sur un canal dans la région de l'Aisne: une de nos pièces de marine montée sur un chaland.



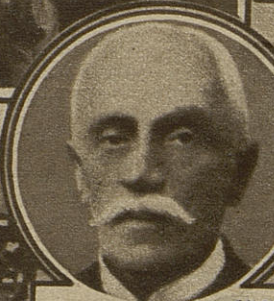
A la suite d'un coup de main heureux dans l'Aisne, on ramène des prisonniers à l'arrière.



Les Italiens ramenant leurs grosses pièces d'artillerie derrière leur ligne défensive de la Piave.



Le dernier portrait de M. Wilson, président de la Républ. des Etats-Unis, au milieu des membres de son cabinet.



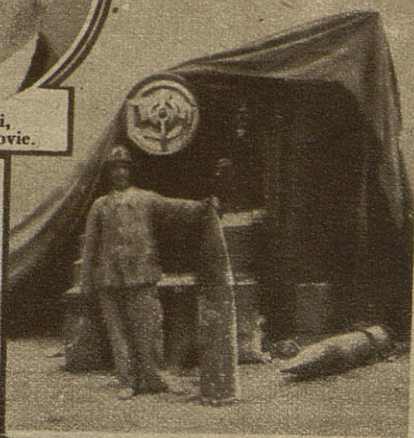
LE NOUVEAU CONSEIL DE RÉGENCE EN POLOGNE.
 Joseph von Ostrowski, propriétaire foncier. L'archevêque von Kakowski, métropolitain de Varsovie. Prince Lubomirski, bourgmestre de Varsovie.



A Londres, les chauffeurs et les nettoyeurs d'automobiles de place sont de plus en plus nombreuses.



Pendant la halte d'un train de permissionnaires à la gare de Juvisy, les soldats se ravitaillent auprès des petits marchands installés le long des grilles.



Avant le départ d'un bombardement aérien, on apporte les projectiles que les aviateurs iront jeter sur les pays ennemis.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN (1)

Illustrations de Gus Bofa.

Ah vous n'allez pas vous battre, tout de même, glapit Marie-Anne. Vous n'allez pas vous battre.

— Oh gast ! grogna Palourde.
D'une détente sèche du bras droit il repoussa Marie-Anne qui s'éroula dans une rangée de tabourets, il s'approcha de son agresseur dont les lèvres blêmes tremblaient convulsivement.

— Si j'te dis rien, t'entends, Bébé-Salé ? Si j'te dis rien, t'entends bien Bébé-Salé ? c'est qu't'es trop vieux, dame oui.

Le capitaine Heresa ne resta que quelques jours chez M^{me} Plœdac (il partageait la chambre d'Eliasar) Krühl le rejoignit ensuite après avoir fait ses adieux à Pointe.

Eliasar partit le dernier :
— Je te rapporterai un collier de corail promet-il à Marie-Anne.

— Vous dites cela, Monsieur Samuel, mais vous ne reviendrez peut-être jamais chez nous.

Dès son arrivée à Lorient, le capitaine Heresa se hâta d'examiner son bâtiment. Il l'inspecta avec un soin minutieux, aucun détail n'échappa à sa vigilance.

— Vous n'avez pas été volé, Monsieur. C'é bateau est bien compris, jé vous en donne ma parole. Jé n'aurais pas fait mieux.

En effet le brick goélette fraîchement repeint en noir et blanc, avec son grand mat carré, et son mat de misaine grée en goélette semblait plus un yacht de plaisance, qu'un navire marchand chargé précisément de faire du commerce pour le compte d'une grande maison d'édition de Paris.

— C'est un bateau célèbre sur la côte, fit Krühl satisfait du compliment du capitaine Heresa, l'ancien *Elisabeth Poulmier*. Je l'ai débaptisé. Il s'appelle maintenant *l'Ange du Nord*.

Bébé-Salé était venu rejoindre Krühl. Il embarquait en qualité de cuisinier.

L'équipage fut difficile à recruter, malgré les relations du capitaine Heresa, qui fit venir de Rouen trois matelots suédois connaissant la manœuvre de la voile.

— Je connais bien des chauffeurs, disait-il je connais aussi des mécaniciens, mais c'é né pas ce qu'il nous faut.

— J'ai choisi un navire à voiles parce que je craignais des difficultés pour m'approvisionner en charbon, répondait Krühl.

— Jé né vous lé reproche pas.

Au milieu des préparatifs d'embarquement

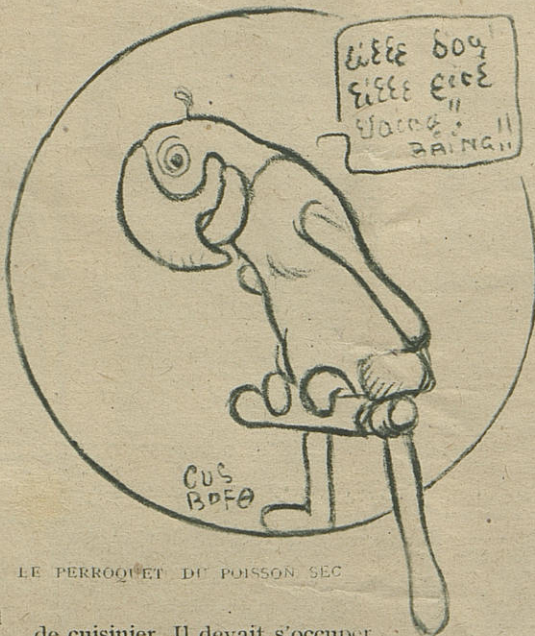
(1) Voir tous nos numéros à partir du n° 152.

Dans l'auberge d'un petit port breton, où il s'est retiré, le Hollandais Joseph Krühl s'est lié d'amitié avec le vieux peintre Désiré Pointe et quelques pêcheurs. Un nouveau venu, qui se dit médecin américain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire tout d'abord que de l'antipathie à Krühl et à ses amis. Mais ayant fourni au Hollandais l'occasion de le sauver alors qu'il était tombé dans la mer, et ayant pénétré dans le petit cénacle, Eliasar, qui n'est en réalité qu'un aventurier sans ressources, songe à exploiter la crédulité de Krühl. Il confectionne un mystérieux manuscrit qu'il glisse adroitement dans l'éventaire d'une marchande de bric-à-brac où Krühl, en le trouvant, croit avoir découvert le carnet sur lequel le fameux corsaire Edouard Law indiquait la cachette de ses 40 millions dans une île de la Tortue aux Antilles. Absolument convaincu, Krühl décide de faire les frais d'une expédition engage Eliasar comme médecin et lui demande de lui recruter un équipage. Dans ce but, Eliasar se rend à Rouen, au Bar du Poisson sec où il engage le patron, une ancienne connaissance à lui, le capitaine Heresa pour commander le brick Ange du Nord qu'il achète pour le compte de Krühl.

le second du capitaine Heresa fit son apparition. Il s'appelait Gornedouin et avait été amputé du bras gauche, à la suite, d'une mauvaise piqûre de mouche, disait-il.

M. Gornedouin, pour sa part, recruta deux matelots, un mulâtre de la Jamaïque, nommé Powler et un nègre d'une force herculéenne que l'on appelait Fernand. Avec les trois matelots suédois, Pieter Låffe, Conrad, et Dannolt, l'équipage comptait cinq hommes, munis de leur papier en règle, et qui signèrent leur engagement pour la durée de l'expédition.

Il manquait encore cinq hommes, car Bébé-Salé, que son âge éloignait d'ailleurs des manœuvres de force, ne pouvait prétendre à d'autre emploi que celui d'ailleurs absorbant



LE PERROUET DU POISSON SEC

de cuisinier. Il devait s'occuper de l'équipage et des officiers, aidé quand les circonstances le permettraient, par le mulâtre.

— Où trouver ces cinq hommes ? répétait Krühl en se grattant la tête.

En quête de renseignements, il allait de l'un à l'autre, fouillait les petits cafés, donnant de la tête comme un hanneton dans une lanterne.

— J'ai trouvé encore cinq hommes dit le capitaine Heresa. Mais ces hommes sont des Espagnols qui veulent bien nous conduire jusqu'à Santander pour se faire rapatrier. Ils ne veulent pas aller plus loin. Ça né fait rien. A Santander j'aurai plus de facilités pour recruter le reste de l'équipage.

— Ça nous éloigne, risqua Joseph Krühl.

— J'aimé mieux suivre les côtes, c'est plus prudent, à cause des sous-marins. En prenant ensuite par les Iles Canaries, nous aurons la chance de traverser l'Atlantique dans sa plus petite largeur, tout en suivant une route peu fréquentée. Jé suis partisan du moins de risques possibles. Comprenez-vous ?

— Vous avez raison. Alors vous pensez qu'à Santander nous pourrions trouver les hommes dont nous avons besoin !

— Ah ! ouais j'en suis certain. Jé connais beaucoup d'amis et personne n'est en guerre, là-bas.

— D'ailleurs, capitaine, vous avez la responsabilité du navire. Vous connaissez notre but commun. Vous êtes libre d'agir selon votre expérience, en ce qui concerne la bonne conduite du bateau. Je ne me permettrais pas d'aller contre vos désirs, surtout quand ils révèlent un tel souci de prudence.

— La prudence la plus élémentaire, inter-

rompit Eliasar qui écoutait nonchalamment serait de reprendre le train pour l'hôtel Plœdac.

— Mon petit ami, fit Krühl, faites-nous grâce de votre pessimisme facile. Dans quelques mois vous changerez d'avis et serez le premier à me féliciter. J'aurais mauvaise grâce à insister.

— Oh mais, je ne demande pas mieux, répondit Eliasar en souriant. Toutefois, mon cher Krühl, si je ne suis pas un « chirurgien » — puisque c'est mon titre sur le rôle de l'équipage — d'une gaité très communicative, soyez assuré que vous me trouverez toujours à vos côtés, quand vous aurez besoin de moi quelle que soit la situation. — Ne vous emballez pas, dit Krühl affectueusement.

— Vous avez peur des sous-marins ? demanda Heresa.

— Peur des sous-marins ? Je ne pense pas.

— Vous n'avez jamais pris la mer dans ces conditions, voilà tout ; vous regrettez les grands paquebots et leur confort.

— C'est pourtant là qu'est le danger, dit Heresa.

Il fallut encore quelques jours pour achever l'arrimage que le lieutenant Gornedouin dirigea avec une rare compétence. Sous sa surveillance, on embarqua des vivres, des outils, des articles de Paris (une idée de Krühl). Le petit bâtiment bien pourvu de vivres et de munitions pouvait tenir la mer pendant longtemps et envisager sans les craindre les plus fatigantes infortunes qu'un voilier puisse redouter.

— Nous naviguons sous pavillon français ? demanda Eliasar.

— Naturellement répondit Krühl.

— Si vous n'avez plus rien à faire, dit le capitaine Heresa, nous partirons demain dans la matinée vers dix heures.

— C'est entendu.

Chacun se dispersa pour régler ses affaires personnelles. On devait se rationner devant une table préparée selon les désirs de Krühl qui voulait boire dignement au succès de l'entreprise.

Eliasar et le capitaine arrivèrent les premiers au rendez-vous. Ils s'attablèrent en attendant Krühl.

— Alors, dit Eliasar, rompant le premier le silence, *l'Ange du Nord* vaut quelque chose ?

— C'est un bon bâtiment, vous pouvez me croire.

— Ah, fit simplement Eliasar, puis il ajouta après un moment de réflexion. Ça m'épate que cet idiot là soit arrivé à dénicher tout seul cette occasion. J'avais peur qu'il se soit fait roulé en achetant un sabot tout au plus bon à faire du feu. C'est de la chance.

— Alors c'est entendu, jé né mé général pas pour vous engueuler, quand il le faudra ?

— N'allez pas trop loin, tout de même. Il ne faut rien exagérer.

— Jé suis de votre avis.

— Parce que ce gars-là n'est tout de même pas bête. Il faut le comprendre. Vous lui avez tapé dans l'œil tout de suite. Vous a-t-il montré les documents ?

— Non ! il veut me les montrer quand nous aurons pris la mer.

— Bon, arrangez-vous pour mettre tout au point. Vous pouvez y aller, en dehors de la connaissance parfaite de la vie des pirates les moins intéressants, il est comme moi, c'est à-dire qu'il n'est pas fichu de reconnaître l'étoile polaire entre toutes les autres.

— C'é n'est pas son métier.

— Et heureusement ! Eliasar soupira. Les deux hommes plongés dans leurs réflexions se turent.

Peu à peu le grand café s'emplissait de monde : des officiers de marine en civil et en uniforme. Une jeune femme traversa la salle, se regarda dans une glace et disparut en

adressant un sourire à Eliasar. A propos, dit Eliasar Krühl, vous a-t-il fait signer la charte-partie?

— Qui parle de charte-partie?

Eliasar se retourna brusquement, sans pouvoir maîtriser un frisson qui lui secoua les épaules.

Krühl, jovial et son éternelle casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, se tenait derrière lui. Il était entré sans être vu par ses deux associés.

— Il parle de charte-partie, s'exclama Krühl, comme si il connaissait la valeur de ce mot. Une charte-partie, mon cher, c'est un contrat commercial entre un armateur et un capitaine, et plus souvent un traité passé entre gentilshommes de fortune pour régler les conditions de leur association, leurs parts de prise, etc.

— Et bien, fit Eliasar agressif.

— Et bien? N'employez jamais les mots dont vous ne connaissez pas le sens.

Et Krühl se retourna pour accrocher sa casquette à une patère.

Eliasar le regarda en secouant la tête, puis il se tourna vers le capitaine Heresa et se frappant le front avec un doigt, il leva les yeux vers le plafond de la salle, toute sa figure reflétant une expression de commisération infinie.



... IL EMBARQUA LE SOIR 5 MATELOTS NOUVEAUX.

allégresse discrète qui le ravissait comme un parfum rare et subtil.

L'Ange du Nord gonflait toutes ses voiles dans ce beau ciel paisible et la vie se dégustait lentement, sans effort sans complication, avec une facilité dont Eliasar s'étonnait en se laissant choir dans une paresse divine.

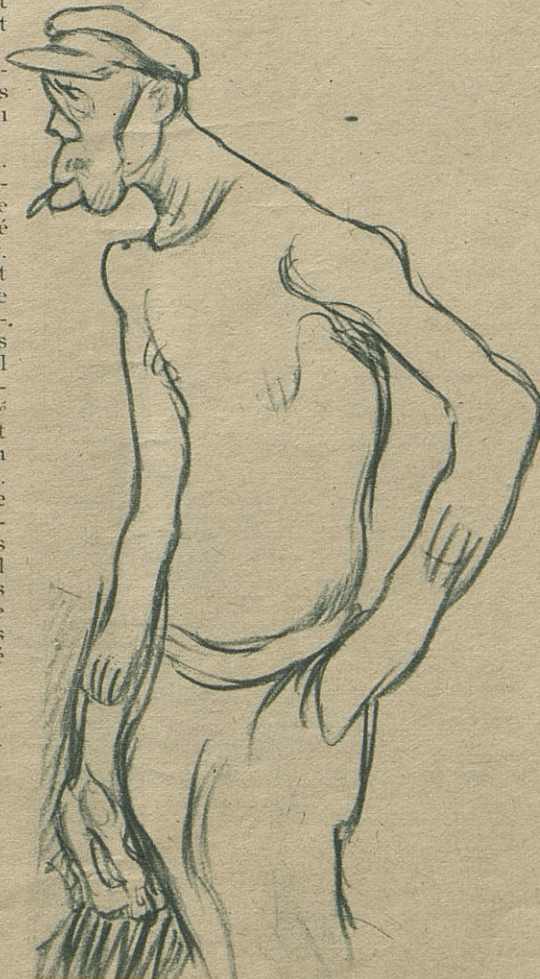
Il souriait en attendant Krühl s'agiter sur le pont, descendre l'escalier, ouvrir sa porte, la refermer avec le capitaine Heresa sur ses talons.

Eliasar se sentait tellement supérieur, qu'une indulgence ingénue adoucissait sa figure, un peu rosissante sous l'inspiration d'une pensée gracieuse.

Il s'étira, allongea tous ses muscles, ravi de constater que tous les rouages de son corps, en apparence débile, fonctionnaient admirablement, comme les pièces essentielles de cet excellent brick-goëlette dont les voiles courageuses les emportaient tous vers l'aventure.

— Ah! soupira Eliasar, dont la pensée venait d'effleurer le but qu'il poursuivait, je voudrais que cette journée durât éternellement.

Il chassa toute précision de son esprit.



UN MULATRE NOMME FOWLER.

Ne s'était-il pas donné congé? L'ampleur du résultat, qu'il envisageait avec netteté exigeait qu'il se reposât, le plus longtemps possible, en se laissant bercer au rythme merveilleux du bateau fortuné.

Un bruit de voix tira Eliasar de sa somnolence.

— Venez dans ma cabine, disait Krühl au capitaine Heresa, je vous ferai voir la chose en question. Eliasar a dû vous en donner l'explication?

— Ouais, mais j'ai besoin d'examiner la carte, vous le comprenez. Faut-il réveiller le docteur?

Pour l'équipage il avait été entendu que Samuel Eliasar serait le docteur. Le capitaine Heresa, pour le maintenir de la discipline, préférait assigner à chacun une fonction et un grade. Krühl seul, M. Krühl, naviguait en qualité de propriétaire.

— Ah bah! Ce n'est pas la peine, capitaine. Le jeune Eliasar dort en ce moment comme un loir. D'ailleurs il est tout à fait au courant de la question. Passez donc, capitaine.

La porte se referma. Eliasar se leva d'un bond, trempa le coin de sa serviette dans son pot à eau et se lava les tempes; il refit ensuite sa raie soigneusement et coiffa sa casquette.

— Bon, Krühl est en train de mettre Heresa au courant; si j'allais voir cela.

Il sortit de sa cabine et frappa à la porte de Krühl.

— Entrez!... Ah vous voilà, jeune roupilleur. Je ne voulais pas vous réveiller, mais puisque vous êtes là, prenez un siège et faites nous grâce de vos réflexions décourageantes.

Le capitaine ricana: « C'est le mal de mer qui inquiète notre docteur, jé crois bien.

— Non! Non, capitaine. Le docteur ne craint pas le mal de mer. Le docteur se contrefiche du mal de mer; le docteur est enchanté d'être à bord de l'Ange du Nord et se félicite particulièrement de cette première journée de printemps. En résumé le docteur déclare que les auspices sont favorables.

— C'est ainsi qu'on doit parler, déclara Krühl, et il étala sur la table, le petit volume relié en parchemin, et les épreuves photographiques des pages de ce volume.

— Vous l'avez photographié, fit le capitaine. Vous avez bien fait, C'est plus net.

Il regarda attentivement l'épreuve, l'étudia avec une attention scrupuleuse.

— C'est bien, disait-il, c'est bien, Mijer! ça me paraît tout à fait sérieux... ouais... ouais... nous allons étudier cela avec les cartes. Tout d'abord je vais consulter le Findlay.

Il sortit et revint tout aussitôt avec un gros livre sous le bras il feuilleta, déchiffra ses cartes, examina le livre, revint à ses cartes tenant toujours dans la main la carte de l'île où le trésor d'Edward Low était enterré.

— Ah Purissima! Jé né vois pas, jé né vois pas. La latitude, la longitude qui semblent indiqués au verso de la carte, manquent de précision dans les minutes, tout au moins pour la longitude. C'é né pas uné petite affaire. C'é qué jé peux vous affirmer cé qué cé n'est pas l'île de la Tortue, au nord de Saint-Domingo. Jé connais l'île de la Tortue, cé n'est pas sa forme, et cé n'est pas précisément sa situation géographique. Mais, monsieur Krühl, jé peux vous affirmer aussi que cette île doit se trouver dans les petites Antilles. En suivant la route indiquée ici au bas de cette page, on doit trouver la pie au nid. Le Findlay ne mentionne pas une île de cette forme dans ces parages c'est une chance, voyez-vous, une vraie chance, car cela prouve que le terrain que nous allons explorer est encore vierge. Donnez-moi, monsieur Krühl, les épreuves de ce volume, je vais étudier chaqué soir la question.

XI

VERS L'AVENTURE

L'Ange du Nord appareilla devant quelques oisifs, au milieu des coups de sifflets du lieutenant Gornedoin.

Grâce à sa voilure il prit le vent de très près et gagna la pleine mer avec l'aisance, la désinvolture d'un bâtiment qui s'y connaît et constate avec plaisir que sa forme est toujours parfaite.

Un cortège de mouettes piaillant escortèrent l'élégant voilier, comme des gamins attendant des dragées et criant: « Parrain marraine » derrière un récent baptisé.

— Voilà la mer, la mer! criait Krühl. Gornedouin, Eliasar et le capitaine occupaient à l'arrière du bâtiment quatre petites cabines donnant sur un salon carré qui servait en même temps de salle à manger.

L'avant était occupé par l'équipage et la cuisine de Bébé Salé, une petite cabine servait de sainte-barbe. Krühl, y fit embarquer quelques carabines à chargeur, des munitions pour les carabines et le canon qu'il avait touché pour se défendre contre les sous-marins. Bébé Salé qui avait servi sur la Danaé en qualité de canonnier breveté devait s'occuper tout spécialement de l'artillerie du bord. Il en tirait d'ailleurs une grande vanité.

Les cabines étaient meublées avec une grande simplicité. Samuel Eliasar aménagea sa pharmacie et piqua contre la cloison avec des punaises, des gravures découpées dans un grand illustré. Ces gravures représentaient dans l'ensemble des jeunes femmes vêtues selon le goût du jour et déposant aux pieds d'aviateurs à longues jambes, leurs amour personnifié par un jeune polisson nu et grassouillet.

Tout en procédant à ces embellissements. Eliasar sifflait de contentement. Maintenant que le vin était tiré il s'appretait à boire sinon avec joie du moins avec gaité.

A l'encontre de Joseph Krühl pestant contre l'ovigité de sa cabine. Eliasar considérait la sienne comme un petit coin confortable dont la petitesse même lui donnait une reconfortante impression de sécurité.

Il frissonnait de bien être, allongé sur sa couchette, regardant par son hublot le ciel extrêmement pur, roulant des cigarettes, tout en écoutant les pas sourds des matelots courant sur le pont.

Le printemps naissant lui apportait une

C'est du travail, mais cela vaut la peine d'être travaillé.

— J'allai vous le dire, capitaine. Nous avons besoin de vos lumières. Pensez-vous sincèrement aboutir?

— Ah, mais oui, c'est à peu près sûr. J'ai retrouvé des épaves encore plus dissimulés que ce trésor.

Chut ! fit Eliasar en posant un doigt sur ses lèvres.

— Ah oui, c'est vrai, il ne faut pas prononcer ce mot.

— C'est pour l'équipage, ajouta Krühl en souriant.

Le voyage se poursuivit normalement, sans incident notable. L'Ange du Nord tenait bien la mer et prenait bien le vent. Le capitaine Heresa se félicitait d'avoir à commander un tel bâtiment. L'équipage se comportait normalement. Les trois suédois connaissaient leur métier et témoignaient de la compétence du capitaine qui les avait embauchés.

Bébé Salé, dans sa cuisine, se tirait assez bien d'affaire, aidé par le mulâtre Powler, dont l'arrogance et la vantardise déplaisait on ne peut plus au vieux breton. Powler savait confectionner des gâteaux : On a tout par la gueule, naturellement, affirmait-il en supprimant soigneusement les r.

— C'est-y que tu crois que tout monde est comme toi? répondait Bébé Salé qui professait pour les mets sucrés un mépris non dissimulé.

Le second, M. Gornedouin, approuvait Bébé Salé. En dehors de cette controverse culinaire, il ne s'intéressait qu'à la manœuvre du navire. A ses moments perdus, il scrutait l'océan avec ses jumelles à prismes, cherchant, dans le clapotis des vagues, une faible égratignure sur l'eau, le sillage du périscope d'un sous-marin perpétrant un mauvais coup.

C'est ainsi qu'à la tombée de la nuit, le pavillon tricolore de la marine française hissé à la corne, l'Ange du Nord pénétra discrètement dans le port de Santander.

— Jé connais la ville, dit le capitaine Heresa. Laissez-moi m'occuper de toutes les formalités. Allez vous promener avec le docteur. Jé vous retrouverai ce soir à l'hôtel, nous partirons demain.

— Demain? C'est un peu court, si nous voulons trouver du fret? répondit Krühl.

— Nous prendrons du fret aux Canaries, à Santa-Cruz. Les bons vins deviennent rares, et nous pourrions en trouver chez une personne que jé connais.

Krühl et Samuel Eliasar se dirigeaient vers la ville un peu inquiets l'un et l'autre de cette longue journée à vivre lentement, au milieu d'une population indifférente. Les distractions qu'ils auraient pu choisir ne se révélaient pas.

— Vivement que le capitaine en finisse avec son équipage. Nous perdons du temps, ronchonna Eliasar, de très mauvaise humeur.

— Il faut tout de même lui permettre de recruter les cinq hommes qui nous manquent. Vous voyez, mon vieux, vous êtes comme moi maintenant. La fièvre vous travaille.

— Oui, je donnerais gros pour être sur le point de débarquer dans l'île. C'est agaçant de vivre ainsi dans l'incertitude.

— Il n'y a pas d'incertitude. Nous trouverons le trésor de Low, je n'ai aucun doute à ce sujet. Le capitaine est de mon avis. C'est un type épatant que ce capitaine. Vous m'avez rendu un grand service en me le faisant connaître.

— Il pleut ! répondit Eliasar. La pluie commençait à tomber sur la ville que l'absence de soleil privait d'âme.

Les deux hommes relevèrent le col de leurs imperméables et se hâtèrent vers l'hôtel que Joaquin Heresa leur avait recommandé.

— J'ai bien envie de rentrer à bord, fit Eliasar en s'écroulant sur un mauvais fauteuil.

— Attendons Heresa. Eliasar et Krühl restèrent sans parler, l'un devant l'autre anéantis dans une veulerie stupéfiante en fumant d'excellents cigares.

La pluie battait les vitres, projetant sur les carreaux gris, couleur du temps de grosses gouttes de vil-argent.

Eliasar regardait machinalement les gouttes se rejoindre, se mêler, et dégringoler rapidement.

J'ai vu



L' " ANGE DU NORD " APPAREILLÉ DEVANT QUELQUES OISIFS

Krühl s'évertuait à faire des ronds de fumée, le « cerveau en pâte » comme il disait, attendant le retour du capitaine pour rassembler ses idées éparses, tels les morceaux mélangés d'une figure de puzzle.

— Je retiens Santander, grogna Samuel Eliasar, avec amertume. Il est joli le printemps précoce. De la flotte ! du vent !... écoutez-ce vent?

— Aux Canaries, on se séchera un peu ?

— Sur la neige, ricana Eliasar.

— Vous n'êtes jamais content. D'abord, mon cher, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Et si nous n'éprouvons que des désagréments de cette nature, nous pourrions encore nous estimer heureux.

— Bien entendu, répondit Samuel. Je ne suis pas un idiot. Mais cette ville me tape sur les nerfs. Vous devez comprendre cela, c'est, je ne sais quoi, le besoin d'atteindre le but



UN VIEUX NÈGRE D'UNE FORCE HERCULÉENNE, L'ONCLE NED

immédiatement. C'est l'appel de la mer mon vieux

Le pas sautillant du capitaine résonna dans le couloir.

— Ah le voilà ! s'écrièrent les deux hommes, en se levant.

Le capitaine Heresa accrocha son caoutchouc ruisselant d'eau dans la salle de bain attendant à la chambre de Krühl.

— J'ai trouvé mon équipage, c'est parfait : cinq bons matelots connaissant leur métier comme de petits anges, ah ! Virgen del Carmen ! C'était pas encore facile. Je leur ai fait signer leur engagement, vous les verrez demain. Ils rejoindront leur bâtiment à dix heures ce soir. Ouf !

Il s'allongea sur le canapé. — J'ai trouvé des chemises en soie bleue, comme le ciel de Cadix. Jé les mettrai quand nous serons à Caracas. Voulez-vous que jé vous donne l'adresse? Vous avez encore le temps d'aller en chercher.

— Je vous remercie, capitaine, répondit Krühl en souriant, car il se méfiait terriblement du goût du capitaine Heresa.

— Tout est paré, maintenant, dit Eliasar. Ah, mon cher capitaine, conduisez-nous vite à la source du Pactole.

— Petit coquin ! Qué ferez-vous de toute cette galette?

— Je ne sais pas... J'en ferai peut-être don à ma ville natale à charge d'instituer un prix, genre prix Montyon, pour récompenser la vertu.

Krühl et le capitaine Heresa partirent d'un puissant éclat de rire. Particulièrement le capitaine qui perdant la respiration, la figure inondée de larmes, agitait sa main languissante dans la direction d'Eliasar, pour lui imposer le silence, incapable de résister plus longtemps à cette crise d'hilarité.

— Il mé fera mourir, cé petit cochon-là ! — A propos de cochon, s'exclama Krühl, il nous faut un goret, dressé à chercher les truffes.

— Ils sont tous dressés par la nature, répondit Eliasar, mais néanmoins, j'ai préféré faire embarquer des cochons du Périgord. C'est le capitaine Heresa qui s'est chargé de l'acquisition. Il ne vous l'a pas dit?

— Mais si, mais si, dit le capitaine. Jé vous l'ai dit à Lorient, quand nous avons embarqué la vache et les poules. Vous n'avez pas fait attention. Nous avons cinq cochons à bord de l'Ange du Nord, ceux qui né serviront pas, seront mangés. Rien n'est perdu.

— Mais oui, mon Dieu, suis-je bête ! répondit Krühl en se frappant le front.

Le dîner terminé, le capitaine, Joseph Krühl et le « docteur » regagnèrent l'Ange du Nord, dont le feu blanc s'apercevait dans la nuit.

Gornedouin, les mains dans les poches, les attendait.

— Tout le monde est rentré? demanda le capitaine. Les nouveaux aussi?

— Oui monsieur, ils sont arrivés, j'ai pris leurs noms, et je les ai répartis, deux avec les tribordais, trois avec les babordais.

(A suivre)

PIERRE MAC ORLAN.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 7 au 13 Novembre.

MERCREDI 7 NOVEMBRE. — Les Anglais s'emparent de Gaza.

— Les maximalistes, maîtres de Petrograd, déposent Kerensky et le gouvernement provisoire.

JEUDI 8. — Conférence interalliée à Rapallo.

VENDREDI 9. — Les Anglais enlèvent Tekrit.

— Le président Monier est frappé de déchéance.

— Le Comité interallié est constitué.

SAMEDI 10. — Les Allemands auraient occupé les îles d'Aland.

— Les Anglais ont élargi leurs gains au nord de Passchendaele.

— Les Anglais prennent Askalon, en Palestine.

DIMANCHE 11. — M. Venizelos arrive à Paris.

— Les maximalistes publient leurs propositions de paix.

LUNDI 12. — On se bat dans les rues de Petrograd et de Moscou.

— Les Austro-allemands arrivent devant Feltré.

MARDI 13. — Chute du ministère Painlevé mis en minorité à la Chambre.

J'ai vu.



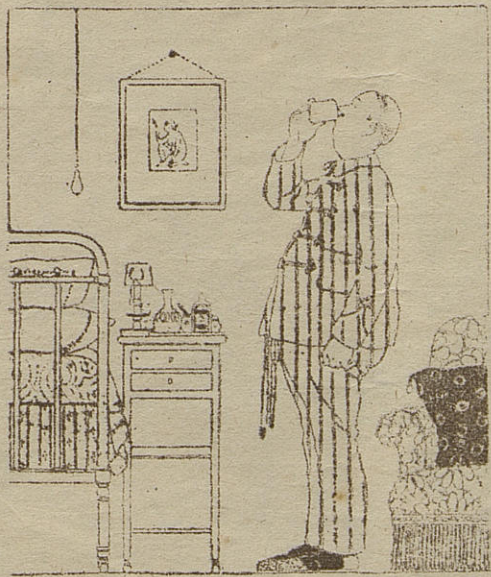
L'ATERRISSAGE D'UNE SAUCISSE SUR LE FRONT DE L' AISNE

URODONAL

10 heures du soir: c'est l'heure du rein

Chaque soir, il faut se laver les reins comme on se lave la bouche, sans attendre la carie dentaire.

Il ne faut pas attendre d'avoir des calculs, la goutte, la gravelle ou des rhumatismes pour prendre l'Urodonal.



A 10 heures du soir: un verre d'URODONAL

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et les jointures. »

Dr P. SUARD

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine Navale, ancien médecin des hôpitaux.

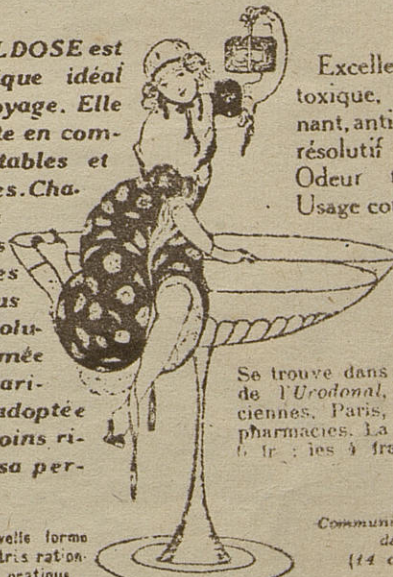
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes Pharmacies. Le flacon franco 7 fr. 20, les 3 flacons franco 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Exigez la nouvelle forme en comprimés très rationnelle et très pratique.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Se trouve dans les Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue Valenciennes, Paris, et dans toutes pharmacies. La grande boîte 1^{re}, 12 fr.; les 3 franco, 29 francs.

Communication à l'Académie de Médecine (14 octobre 1912).

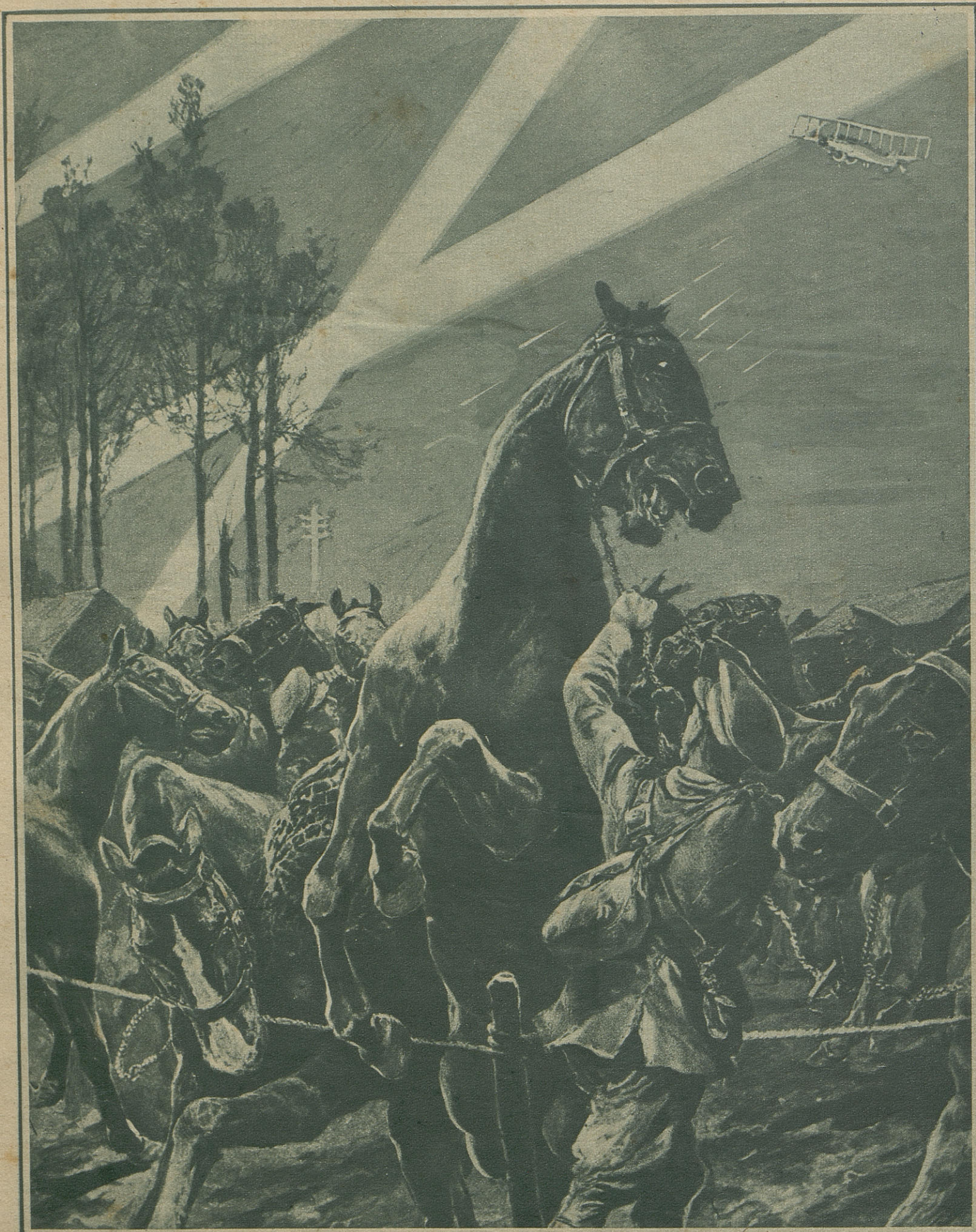
L'OPINION MEDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu: « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT

Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

UN AVION ENNEMI SURVOLE UN CAMP DE CAVALERIE ANGLAISE



Les raids nocturnes des avions allemands sont des incidents familiers aux soldats du front. Il est vrai que ce sont nos aviateurs qui leur ont donné l'exemple de ces expéditions. Mais tandis que de notre côté on s'attaque uniquement aux gares et aux dépôts de munitions, nos adversaires, obéissant à un mot d'ordre toujours le même, s'en prennent aux villes ouvertes, aux ambu-

lances, dédaignant les emplacements fortifiés. Ici le dessinateur a représenté un avion allemand pris dans les faisceaux lumineux des projecteurs et laissant tomber ses bombes sur un paisible village. Les coups de canon, le bruit des bombes, les lueurs aveuglantes des projecteurs, tout cela jette quelque trouble parmi les chevaux d'un régiment de cavalerie parqués non loin du village.